

DANIEL DROIXHE

Réflexion sur quelques pages d'Umberto Eco,  
*La ricerca della lingua perfetta*  
(linguistique et idéologie)

*Estratto da:*

Grammatica e ideologia  
nella storia della Linguistica



MARGIACCHI - GALENO EDITRICE

10.

Réflexion sur quelques pages d'Umberto Eco,  
*La ricerca della lingua perfetta*  
(linguistique et idéologie)

DANIEL DROIXHE

Universités de Liège et de Bruxelles

Umberto Eco a donné dans son livre sur la *Ricerca della lingua perfetta* un stimulant panorama de recherches très diverses<sup>1</sup>. Vouloir compléter ou corriger le dessin d'ensemble exigerait une compétence encyclopédique. On centrera les réflexions qui suivent sur les questions de l'hypothèse monogénétique et de l'origine des langues entre 1500 et 1800, en se proposant de les mettre en rapport, de façon toute schématique et provisoire, avec certains faits généraux de l'histoire des idéologies — comme y invite le thème de cette rencontre.

Parmi les tendances qui traversent les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles en matière d'histoire des langues, l'une des plus constantes réside dans ce qui est désigné chez Eco comme «la faillite de l'hébreu». L'ouvrage montre comment la priorité divine et la primitivité de l'hébreu entrent en crise sur deux plans, en rupture avec la «fureur étymologique» de la Renaissance et notamment de Claude Du Ret (1613). Sur le plan historique, Joseph Scaliger divise les langues européennes en familles généalogiquement séparées et substitue «une série de langues

---

<sup>1</sup> Rome-Bari, Laterza, 1993, pp. 83 sv. Ces réflexions empruntent divers éléments à des travaux précédents, plus ou moins récents: 'Le primitivisme linguistique de Turgot', *Primitivisme et mythe des origines dans la France des Lumières, 1680-1820*, Mythe, critique et histoire 3, Paris, Presses de la Sorbonne, 1989, pp. 59-87; 'Rousseau, Herder: origine des langues et violence des siècles', *Pratiques et concepts de l'histoire en Europe, XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Mythe, critique et histoire 4, Paris, Presses de la Sorbonne, 1990, pp. 143-152; 'La crise de l'hébreu langue-mère au XVII<sup>e</sup> siècle', *La République des Lettres et l'histoire du judaïsme antique, XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Mythe, critique et histoire 5, Paris, Presses de la Sorbonne, 1992, pp. 65-99; 'Interpréter Babel: Simon, Leclerc, Basnage', *Beiträge zur Geschichte der Sprachwissenschaft*, 2, 1992, pp. 137-47; 'Povertà ingegnosa, figures du besoin. Vico, Turgot and the politics of language', *Italian studies in linguistic historiography*, éd. T. DE MAURO - L. FORMIGARI, Münster, Nodus, 1994, pp. 191-205; 'Impasse du commerce: Fréret linguiste', *Nicolas Fréret, légende et vérité. Colloque des 18 et 19 octobre 1991, Clermont-Ferrand*, Oxford, Voltaire Foundation, 1994, pp. 165-75; 'Adam ou Babel? Théorie du signe linguistique et linguistique biblique de Descartes à Leibniz', *Language philosophies and the language sciences*, éd. D. GAMBARARA - S. GENSINI - A. PENNISI, Münster, Nodus, 1996, pp. 115-128.

*matrices* à la langue primitive (1599). Sur le plan génétique, la conception de la langue comme création humaine, rationnelle ou instinctive, ruine la divinité de l'hébreu, à travers le renouveau de l'épicurisme polygénétique de La Peyrère (1655) ou la critique testamentaire de Richard Simon (1678).

On peut apporter quelques compléments d'information concernant la crise qui a lieu sur le plan historique. Je laisse de côté les contestations élevées au nom de langues sémitiques rivales de l'hébreu. Elles remontent aux Pères de l'Eglise. On retiendra l'idée de Théodoret (Ve siècle) selon laquelle les Hébreux ne doivent pas leur nom à Heber — l'absent de la construction de Babel, que Dieu récompense en lui laissant l'usage de la langue primitive — mais qu'ils sont nommés d'après un mot syriaque signifiant «ceux qui traversent le fleuve». Pour Théodoret, *Adam, Caïn, Abel* appartiennent également à la langue syriaque, qui est la vraie langue première de l'humanité. L'observation relative au nom des Hébreux sera développée par Joseph Scaliger dans sa correspondance de 1607-1608 (on comprend mieux, dès lors, l'opposition à la monogenèse hébraïque mise en oeuvre dans sa classification des langues européennes). Les Hébreux sont des immigrés qui ont abandonné ou corrompu leur langue. Ils ont «traversé le fleuve» (l'Euphrate) pour venir en Palestine, où ils ont appris le phénico-cananéen. Leur langue n'a plus rien de primitif. Du reste, elle ne fut jamais qu'un dialecte d'une langue plus archaïque, attachée à la civilisation dans laquelle toutes les sources historiques situent le «berceau de l'humanité»: l'Assyrie, dont la civilisation s'est transmise aux Phéniciens. La mise en évidence de l'antiquité supérieure du «babylonien» résulte des grands travaux de Scaliger sur la chronologie (*Thesaurus temporum*, 1606). Tout le monde sait depuis Hérodote que l'alphabet remonte aux Phéniciens, et non aux Hébreux.

Ces constatations historiques, émises à Leyde par Scaliger, trouvèrent le sol fertile du nationalisme germanique, qui opposait au modèle classico-méditerranéen la légitimité de la culture et des origines septentrionales. Tout ceci a été résumé par Raffaele Simone<sup>2</sup>. Eco mentionne ici, à juste titre, le rôle joué par Grotius, par qui fut popularisée «l'idée que la langue première — s'il y en a jamais eu — serait de toute manière perdue» (p. 96). La tradition lui associe Philippe Clavier, qui écrit dès 1616: «La langue primitive existant avant le déluge ne subsiste aujourd'hui nulle part; elle reviendra par contre dans une vie future et heureuse». En séparant l'allemand de toute langue pré-existante, Clavier sert la thèse du caractère autonome, autochtone de sa culture, qu'il affirme également en niant l'emprunt.

*En ce qui concerne les choses et les actions présentes dans un peuple dès le commencement de celui-ci, qui se hasarderait à imaginer que les Germains n'avaient pas de mots pour de telles réalités, jusqu'à ce qu'ils les reçoivent de quelque peuple extérieur.*

---

<sup>2</sup> 'Seicento e Settecento', *Storia della linguistica*, vol. 2, éd. G. LEPSCHY, Bologne, Il Mulino, 1990, pp. 313-95.

Tacite avait légué le principe selon lequel les Germains, par endogamie, préservèrent leur caractère originel. Georges Gaspard Kirchmaier, professeur à l'université de Wittenberg, y reconnut cette «leçon extrêmement profitable, à savoir que l'on ne doit pas imprudemment mêler son sang à celui de personnes d'une race étrangère» (comme le soulignait un historien appartenant au Troisième Reich, Theobald Bieder). Comme par hasard, Kirchmaier fut un des principaux promoteurs d'une archéologie linguistique de l'Europe exaltant la commune origine gothique. Eco traite avec mesure la floraison d'hypothèses nationalistes issues des rêveries de Giovanni Nanni, objets des moqueries de Vico, et rappelle avec Maurice Olender comment s'annonce «un changement de mythe» qui substitue au «mythe de la primauté d'une langue celui de la primauté d'une culture, ou d'une race»: «contre l'image de la civilisation et de la langue hébraïque s'élève le fantasme de la civilisation et des langues de souche arienne».

Ce transfert s'accomplit en Hollande dans des conditions où transparaît plus clairement la motivation économique. On retrouve les linguistes «nationalistes» dans la polémique concernant le marché de l'argent. Max Weber a montré comment le libéralisme calviniste veut se libérer des préjugés des canonistes et de la condamnation du prêt à intérêt, qui entravent le développement du capitalisme commercial<sup>3</sup>. Il s'agit ainsi, pour la bourgeoisie, de briser le monopole détenu par les juifs. La réappropriation de ce marché est théorisée de la manière la plus éclatante par Saumaise, qui, à Leyde, expérimente aussi de la manière la plus ingénieuse la reconstruction d'une langue «primitive» indépendante de l'hébreu (comme l'a montré Jean-Claude Muller). La reconquête des origines nationales s'accomplit sous le signe du «marchand de Venise». Chez certains linguistes, la laïcisation du modèle généalogique accompagnerait la revendication économique. Il n'est pas exclu que, chez d'autres, davantage fidèles aux enseignements de l'Eglise sur l'usure (Boxhorn?), la lutte acharnée contre l'hébreu langue-mère se présente comme une compensation substitutive de nature inconsciente.

A quel point le mythe linguistique est lié à l'idéologie, y compris à l'idéologie professionnelle, on le mesure chez Grotius. Giuliano Gliozzi<sup>4</sup> avait mis en évidence le fondement politique de sa théorie du peuplement de l'Amérique — et donc de l'origine des langues américaines. Ambassadeur de Suède à Paris, Grotius plaide pour une origine multiraciale des Indiens (ce dont on lui fait honneur) en faisant remonter les Américains du Nord à la Scandinavie! L'hypothèse justifiait en somme les ambitions coloniales suédoises, de la même manière que certains auteurs espagnols légitimaient la conquête du Nouveau Mon-

<sup>3</sup> Cf. F. RAPHAËL, *Judaïsme et capitalisme. Essai sur la controverse entre Max Weber et Werner Sombart*, Paris, PUF, 1982.

<sup>4</sup> *Adamo e il nuovo mondo*, Florence, La Nuova Italia, 1976.

de en invoquant une lointaine origine ibérique de ses habitants par la théorie des Hespérides. Il s'agissait en somme de fonder la colonisation sur le «droit du premier occupant», ce qui, dans la philosophie libérale de Grotius, prenait certaine saveur, au revers de sa codification de la libre concurrence internationale. Le peuplement de l'Amérique septentrionale par les Scandinaves se lisait dans la toponymie: l'ancienne capitale des Aztèques, Tenochtitlan, conservait le mot *land*.

Au moment où l'exaltation des «origines scandinaves» culminait avec les conceptions de Rudbeck, plaisantées par Leibniz et Vico, comme le rappelle la *Langue parfaite*, le rationalisme attaquait la doctrine religieuse traditionnelle sur le plan génétique. «Reprenant les arguments ironiques de Grégoire de Nyse», Richard Simon (1678) défendait la théorie de l'origine purement humaine du langage. Eco ajoute que Simon, de facto, «écartait l'hypothèse de l'origine divine de l'hébreu». Sans doute ce développement est-il logique. Pourtant, à l'époque, la position de Simon put apparaître différente au niveau de la doxa, comme le montre la polémique avec Jean Leclerc, qui se fait en 1685 l'interprète de *quelques théologiens de Hollande* concernant l'*Histoire critique du Vieux Testament*. Leclerc stigmatise au contraire chez Simon un regrettable «penchant à croire que la langue primitive fut la langue hébraïque». Leclerc défend quant à lui l'origine divine du langage, mais rompt avec le culte de la langue sainte. On peut y voir une dichotomie qui configure profondément le développement de la pensée linguistique en France et dans un pays réformé. L'oratorien français privilégie le terrain de l'*origine*. Le calviniste dissocie question théorique et *histoire*, plan dominé par le scepticisme batave, auquel il adhère pleinement.

Eco identifie chez Rousseau «une liquidation définitive du mythe de la langue-mère». Il remarque justement que «la langue des origines revêt précisément les caractères négatifs que les théoriciens des langues parfaites attribuaient aux parlars d'après Babel». Du point de vue de la vérité de la représentation — qui n'est pas le seul possible, il est vrai, chez Rousseau — cette langue produite par les passions est trompeuse: la «première idée» qu'elles nous offrent «n'est pas celle de la vérité» (chap. 3). Les parlars archaïques montrent une fausse abondance, une écrasante complexité: l'arabe est chargé d'une infinité de synonymes; le chinois et ses tons gardent quelque chose de la musique primitive, mais, comme l'écriture qui le représente, il contrevient aux principes conjoints de transparence et d'économie. La «première langue», «si elle existait encore», aurait «peu de mots abstraits». Sa grammaire offrirait «beaucoup d'irrégularités et d'anomalies».

On peut souligner dans le même sens les «caractères négatifs» des circonstances dans lesquelles renaît le langage, après que la parole des origines et l'agriculture aient été abandonnées par «les fils de Noé», «quand ils se divisèrent». «La langue commune périt avec le première société»<sup>5</sup>. Mais la société

---

<sup>5</sup> *Saggio sull'origine delle lingue*, a cura di P. BORA, Turin, Einaudi, 1989, p. 56.

qui réapparaît ensuite, après cette coupure mythique («Ceci serait même arrivé s'il n'y avait jamais eu de tour de Babel»), est d'abord celle des «barbares» (âge de la chasse), «violents, sanguinaires», «conquérants, usurpateurs». Ensuite viennent les «sauvages» oisifs de la «vie pastorale», dont les passions, à qui Rousseau donne tant de pouvoir, ne suffisent pas à créer les «arts utiles». Malgré tout ce que Rousseau dit en effet, contre Condillac, du rôle prédominant de la passion dans le genèse de la parole, ce sont bien les besoins qui, dans une étroite dialectique, provoquent coopération et véritable communication, autour des puits, dans «les pays arides», ou «autour d'une foyer commun», dans les pays froids. «Et sur ce foyer rustique brûle le feu sacré qui porte au fond des coeurs le premier sentiment de l'humanité». L'extrême habileté de la fin du chapitre 9 est nécessaire pour persuader le lecteur qu'au moins «dans les climats doux, dans les terrains fertiles, il fallut toute la vivacité des passions agréables pour commencer à faire parler les habitants».

*Il n'y avait là rien d'assez animé pour dénouer la langue (...): l'un commençait le bassin de la fontaine, et l'autre l'achevait ensuite, souvent sans avoir eu besoin du moindre accord, et quelquefois même sans s'être vus.*

L'exaltation du «travail commun» se traduit aussi dans une géographie des origines qui intègre implicitement la tradition critique relative à la perte de la langue-mère. L'idéologie de la coopération trouve appui sur le scepticisme qui affirme que «la dispersion originelle des hommes après le Déluge a rendu vaine toute recherche monogénétique» (Eco, p. 118). La séparation des «fils de Noé», la confusion de Babel sont recyclés en emblèmes de la société divisée. La référence à cette tradition critique reste principalement située dans le «sous-texte» ou dans une exemplification de caractère général. Ainsi, quand Rousseau évoque l'abandon de l'idiome et de l'agriculture primitives, il cite d'abord le cas de «solitaires» qui ont oublié leur propre langue, «dans des îles désertes». Mais il mentionne aussi l'expérience des hommes transportés «hors de leur pays», chez qui on constate «rarement» la conservation de la «langue d'origine», «après plusieurs générations»: c'était bien le phénomène illustré, de manière exemplaire, par les Juifs émigrés en Palestine. La référence biblique, dans ce chapitre 9 de *l'Essai*, est régulière. La page qu'on vient de citer inscrit sa réflexion sur l'agriculture primitive dans le cadre de la Palestine, à partir du témoignage du «livre de Job, le plus ancien peut-être de tous les livres qui existent».

L'ancienne *géographie sacrée* (pour parler comme Bochart) cède ainsi la place à une *géographie historique* qui situe dans d'autres régions que l'Asie mineure, ou l'Afrique, le lieu de naissance des «pères du genre humain». Le déplacement vers «les sables de la Chaldée» répercute le travail critique issu de Scaliger. La référence aux «Scythes» fait discrètement écho à la thèse alternative des érudits nordiques. Dans sa bonne édition italienne de *l'Essai*, Paola Bora discute l'interprétation donnée par Charles Porset concernant le pays «qu'on

nomma la fabrique du genre humain» (p. 71)<sup>6</sup>. S'appuyant sur un passage de Morelly dans le *Code de la nature*, Porset «interprète la métaphore comme se référant à la région des anciens Scythes, au nord de la Mer Noire, entre le Don et la Volga, qu'Hérodote caractérise par un hiver de huit mois». Cette «fabrique du genre humain» offre en effet, selon Rousseau, le climat le «plus triste» du monde. P. Bora remarque que l'expression «constitue une citation littérale de l'*Esprit des lois*, troisième partie, livre XVII, chap. 5, dans lequel Montesquieu cite l'historien goth Jornandes en lui attribuant la formule *humani generis officina* à propos de l'Europe septentrionale». Cette référence à Montesquieu serait plus probable, «dans un contexte qui touche aux *siècles modernes*». On rappellera que la théorie classique du peuplement de l'Occident, depuis la Renaissance, associait étroitement — par un voyage «selon la course du soleil», comme disait Leibniz — Mer Noire et «Europe du Nord»: Eco évoque utilement, à cet sujet, les théories pan-scandinaves de Rudbeck ou Stiernhielm (p. 108).

Ce qui nous importe du reste, dans la *géographie linguistique profane* de Rousseau, c'est que l'*Essai* ouvre le champ d'un recyclage poético-primitiviste de l'hébreu sans que Rousseau lui-même s'engage dans ce champ: de la même manière, comme on l'a souvent noté, il situe la naissance du langage dans l'*innaturalité* (Lia Formigari) sans entrer pratiquement dans le champ de la recherche historique sur les langues. Il n'est pas question, chez Rousseau, des beautés primitives de l'hébreu, ni de l'éloquence barbare d'autres langues archaïques, en particulier de celles que va exalter le celticisme ossianique. L'alliance que Lafitau établissait déjà entre les mélodées des Indiens et des anciens Grecs, la rustique grandeur que Warburton (cf. Eco, p. 119), Lowth et l'école anglaise découvrent dans la Bible: cela reste singulièrement étranger à l'*Essai sur l'origine des langues*. En ce sens, le primitivisme linguistique de Turgot constitue en France le prolongement logique, le complément pré-romantique naturel de la pensée de Rousseau.

Cette complémentarité reflète-t-elle quelque chose d'un mouvement idéologique central qui chercherait l'articulation la plus juste entre progrès collectif et production<sup>7</sup>? On a essayé de montrer ailleurs comment Turgot fonde le primitivisme poétique sur le «productivité» métaphorique et, plus généralement, sur la «valeur ajoutée» que comporte le signe. Dès ses premiers écrits, Turgot désigne dans le langage et l'écriture des instruments essentiels d'accumulation de savoir, et notamment de savoir technique. Grâce à eux et à l'imprimerie qui dissémine la parole, les «inventions utiles» ne se perdent jamais et fournissent un socle au progrès de l'humanité. La communication, que Rousseau asso-

---

<sup>6</sup> *Essai sur l'origine des langues*, éd. Ch. PORSET, Paris, Nizet, 1970, p. 112.

<sup>7</sup> Cf. P. SAVONA, *Il terzo capitalismo e la società aperta*, Milan, Longanesi, 1993, pp. 30 sv.

cie à la coopération, au «travail commun», dans une relation de développement réciproque, s'inscrit ici davantage dans la dimension historique.

On pourrait rendre en partie compte de la «*linguistica illuminista*» (pour reprendre le titre du beau livre du regretté Luigi Rosiello) en la rattachant aux «fondements logiques du régime capitaliste» dans sa phase de formation (Savona). Si, avec Werner-Sombart, on ajoute à la dimension technique de la révolution industrielle un double principe «de rendement» et «d'accumulation», trois pensées linguistiques de la seconde moitié du XVIIIe siècle s'ordonnent naturellement par rapport à ces «fondements logiques».

L'abbé Pluche, le président de Brosses expliquent l'origine ou le fonctionnement présent de la parole par une «mécanique» où prime soit la routine, soit le réflexe inconscient qui modèle le son humain sur la matière (la tendance uniformitariste à assimiler origine et apprentissage individuel est déjà marquée chez Dumarsais). Les «mécaniciens» s'opposent ainsi aux métaphysiciens», héritiers d'une tradition cartésienne mentaliste qui, dans le «roman des origines» comme dans l'apprentissage, liait l'invention ou la production linguistique à un haut degré de conscience, et notamment, par excellence, à la capacité logique. Les «langues philosophiques a priori» de Mersenne, Wilkins ou Dalgarno (Eco, p. 225 sv.) représentent à la fois le substitut rationnel de la «langue adamique», comme l'a montré Hans Aarsleff, et l'accomplissement de sa nature essentielle.

Le XVIIIe siècle consacre un passage du *rationnel* au *fonctionnel* (comme on peut déjà le voir chez Swift), avec effacement du niveau de conscience qui unit le producteur de signes à sa production. Inutile d'insister sur l'évolution parallèle qui s'accomplit dans le domaine économique. Dans le schéma ci-dessous, le mouvement général est caractérisé par la «dépersonnalisation». Celle-ci prend sa forme achevée, du point de vue économique, chez Adam Smith, où le principe de rendement détermine un partage des fonctions linguistiques qui est assimilé au partage des tâches dans la manufacture d'épingles.

On voit dès lors comment (pour suivre le schéma dans le sens des aiguilles d'une montre) la pensée de Rousseau sur la communication s'accroche à son tour aux nouveaux modes de production en train de naître, que l'abbé Pluche décrit avec un enthousiasme pré-encyclopédique dès les années 1730. Le langage y est précisément désigné comme outil d'un changement radical des moyens de subsistance, dans l'histoire humaine. L'avènement des «langues populaires» est indissolublement lié à la «révolution agronomique» — comme si Rousseau transposait dans le passé mythique une unification linguistique que la concentration du travail et la constitution d'un marché économique national vont imposer au monde pré-industriel, selon l'hypothèse désormais classique de Renée Balibar et Dominique Laporte concernant la «politique de la langue» à la Révolution française<sup>8</sup>.

<sup>8</sup> Le débat a été notamment renouvelé par S. VECCHIO, *Il circuito semiotico e la politica*.



Chez Turgot comme chez Genovesi, cette «politique de la langue», inscrite dans un programme d'éducation populaire, se trouve très concrètement mise au service d'une expansion conjointe des Lumières et de la «richesse des nations». Genovesi écrit dans son *Discorso sopra il vero delle lettere e delle scienze* de 1754<sup>9</sup>:

Communiquons davantage aux ignorants, lesquels, pour savoir peu, ne laissent pas d'employer pour notre bien-être toutes les forces de leur esprit et de leur corps: préférons-nous former avec eux une société léonine? (...) J'ose dire qu'il y a peu de pays sur terre dans lesquels les sciences, quand il leur plaît de descendre de leurs sommets inaccessibles et de se communiquer quelque peu aux gens de la campagne et aux gens de métier, ne puissent produire une plus grande et plus solide richesse et grandeur qu'on n'en trouve dans les plus heureuses provinces de ce royaume.

Turgot conçoit de son côté le projet d'un «catéchisme philosophique», d'une pédagogie nouvelle qui établisse dans les esprits, en employant notamment la réflexion sur la langue commune, les fondements d'un savoir et d'un comportement rationnels. Genovesi plaide plus directement pour «l'introduction de l'italien comme langue commune d'instruction», en ayant en vue «l'insertion des aires sociales traditionnellement marginalisées dans le circuit de la vie culturelle et civile» (Pennisi). Son *Plan d'études* propose une réforme de l'enseignement où «la priorité absolue est réservée à l'enseignement pratique de l'italien», en particulier à l'intention des «classes démunies». Il abandonne dès lors le latin, dans ses leçons académiques, à partir de novembre 1754.

Pennisi souligne chez Genovesi le principe-clé d'une réforme de l'agriculture: il s'agit désormais de «centrer davantage les objectifs de la production sur l'accumulation du 'surplus' et, dès lors, sur le commerce avec la ville, plus que sur la subsistance». Il faut considérer l'agriculture avec des «yeux de marchand»:

*chacun travaillera à obtenir du surplus (soverchio) pour commercer; le surplus des particuliers fera le surplus de la nation, et celui-ci fournira une abondante matière au commerce extérieur.*

Ce principe d'accumulation féconde très clairement la philosophie du signe et des langues chez Turgot. La parole et l'écriture détiennent la fonction essen-

---

*Linguaggio, nazione e popolo nella Rivoluzione francese*, Acireale, Galate, 1982; *Democrazia linguistica. Il dibattito in Francia e in Italia tra Settecento e Ottocento*, Palermo, Dharba, 1990.

<sup>9</sup> Cité par A. PENNISI, *La linguistica dei mercatanti. Filosofia linguistica e filosofia civile da Vico a Cuoco*, Naples, Guida, 1987, p. 143. Sur la mise en oeuvre, par De Cosmi, du projet de «démocratie rurale» de Genovesi, cf. F. LO PIPARO, *Nazione, campagna, scienza, lingua nella Sicilia del Secondo Settecento*, Quaderni del dipartimento di scienze storiche, antropologiche, geografiche 10, Univ. de Catane, 1983.

tielle, vitale de transmettre aux générations successives les découvertes utiles à leur subsistance. Ces dernières, parce qu'elles concernent la vie quotidienne de chacun, forment la part la plus précieuse de l'héritage historique, et comme la trame de l'histoire elle-même. La langue garde donc trace de l'évolution de l'humanité. Johann David Michaelis qualifie les langues de «trésor» culturel. Genovesi utilise la «doctrine de Locke» selon laquelle «les conceptions loquent dans les paroles» pour appuyer «l'adoption de la langue maternelle comme instrument de savoir commun à toute la nation»: «car n'importe quelle langue peut exprimer le *status* d'une culture, d'une science, d'une civilisation» (Pennisi, pp. 152-53).

Mais les parlers ne «reflètent» pas simplement le changement des esprits, car langage et culture se trouvent dans une relation circulaire, conformément au modèle lockien/condillacien. Pour Turgot, l'action des signes, transposée en termes économiques, est de *produire* — tout en l'enregistrant — une valeur ajoutée au réel. Les mots travaillent. Ceci «justifie» l'origine du langage: après quelques considérations très générales sur le surgissement des premiers sons vocaux (mimétiques, affectifs, etc.), la reconstitution génétique de Turgot se concentre sur la transformation des «métaphores primitives» en «purs signes». La naissance de la parole se situe d'emblée dans un «devenir» qui ne prend pas la forme d'une croissance du simple au complexe, de l'être élémentaire à l'être constitué, mais qui, retournant la perspective, donne l'élémentaire lui-même comme le résultat d'un travail mythique, où l'origine se présente en position d'aboutissement. La croyance dans le progrès illimité de l'humanité est intimement liée à cette opération fondatrice des origines. Genovesi, critiquant de manière vichienne (comme le montrent Giarrizzo et Pennisi) la «morgue» de la métaphysique et d'un savoir coupé du «sens commun des besoins populaires», réclame la sympathie de l'homme moderne pour les «début modestes et grossiers».

*Finalement, la science est née chez les hommes après l'ignorance, et il est juste que la petite soeur ait des égards et de l'amour pour l'aînée.*

Considérant les rapports entre langage et économie chez Turgot, Francine Markovits semble donc avoir raison de parler de la «force des signes» et de rapprocher celle-ci d'une théorie de la valeur qui refuse également arbitraire du signe monétaire et contingence du mot<sup>10</sup>. C'est que monnaie et mots n'é-

<sup>10</sup> *L'ordre des échanges. Philosophie de l'économie et économie du discours au XVIIIe siècle en France*, PUF, 1986, spéc. 'Les modèles leibniziens de la valeur: Turgot', pp. 193 sv. Rappelons ici l'ouvrage pionnier de M. SHELL, *The economy of literature*, Baltimore/Londres, The Johns Hopkins Univ. Press, 1978, spéc. 'The lie of the fox. Rousseau's theory of verbal, monetary and political representation', pp. 113 sv. F. Piro montre de même comment cette «force des signes» permet à Leibniz de résoudre le problème de «l'irrationalité du changement sémantique dans les langues naturelles». Les tropes dont se sert l'esprit dans son activité exploratoire ne sont pas vus «comme des sortes de schèmes transcendants connectant systématiquement l'entendement et les sens», mais en tant que «facteurs contribuant à la plasticité du langage et à son pouvoir

noncent pas une «équivalence» conventionnelle avec des unités pré-déterminées, mesurables au cordeau. Le XVIIIe siècle cesse:

*de poser la question de la langue en termes de chiffre et de code, ce qui supposait des unités de sens données, les idées, pour la poser en termes de systèmes, de cours et d'usage.*

On a souligné depuis longtemps cette orientation systématique, «structurale», de la linguistique de Turgot, qui ne dérive pas mécaniquement les configurations lexicales de «plans d'idées» antérieurs mais fait naître celles-ci du travail spécifique, historique, de la langue. En même temps, comme l'avait bien souligné Antonio Lenarda, la linguistique de Turgot se libère d'une autre détermination mécanique: celle du climat, dont l'action sur la culture s'exerce toujours à travers la médiation du mode de subsistance.

Par rapport à Rousseau, Turgot ouvre solennellement le champ à l'expansion bourgeoise du sujet. Sa position sur la question de l'égalité est typique. Dans le débat concernant les *Lettres d'une Péruvienne* de Madame de Graffigny, en 1751, il fait (de manière sans doute provocatrice, pour embêter Helvétius) l'apologie de l'inégalité, qui fonde la nécessaire division du travail social. Le progrès appartient après tout aux «laborieux» et aux «habiles», à ceux qui «méritent, gagnent, obtiennent par leur travail».

Dans la *Langue introuvable*, Françoise Gadet et Maurice Pêcheux se demandent comment les «intérêts des classes dominées», à l'époque de l'ascension de la bourgeoisie capitaliste, se sont traduits dans l'activité grammaticale ou linguistique<sup>11</sup>. On penserait d'abord, disent-ils, que ces intérêts s'expriment dans une «tendance sociologiste» (lointaine héritière du stoïcisme) qui considère la langue comme une somme de déterminations sociales plutôt que comme la manifestation formelle et formalisable d'une logique interne (à la manière d'Aristote). Les milieux revendicateurs auraient plutôt tendance à développer «une saisie critique des différences et des changements d'usage contribuant à la dénonciation de l'état de fait existant». Celui-ci serait mieux servi par l'«aspect idéaliste» du formalisme logique.

Gadet et Pêcheux nuancent cette approche abstraite en soulignant l'appropriation du logicisme par les classes «dominées», à mesure qu'elles imposent leurs intérêts dans la phase d'essor du capitalisme. L'histoire du français au XVIIe siècle appelle par ailleurs une autre mise au point: c'est précisément le logicisme qui est alors instrumentalisé par le jansénisme en arme anti-aristocratique, contre le normatisme «sociologiste» de Vaugelas. On ne peut

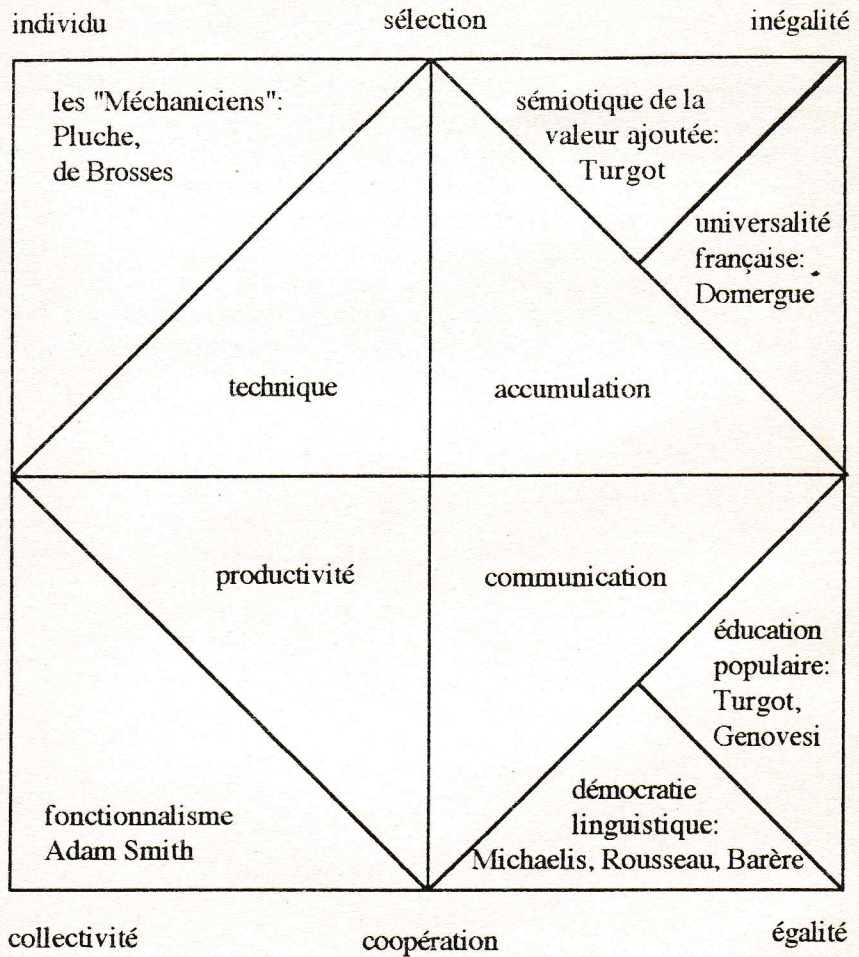
---

d'enregistrer (bien que de manière dispersée) une information nouvelle sur le réel et sur soi-même». ('Are the 'canals of tropes' navigable? Rhetoric concepts in Leibniz' philosophy of language', *Im Spiegel des Verstandes. Studien zu Leibniz*, éd. K. DUTZ - S. GENSINI, Münster, Nodus, 1996, pp. 137-160). Le développement sémantique se présente donc comme un procès essentiellement «cumulatif» où s'imprime la relation entre «langue et temps, langage et contingence»: voir le tableau ci-dessous.

<sup>11</sup> Paris, Maspéro, 1981, pp. 33 sv.

que partager l'avis des deux auteurs sur la «complexité contradictoire» de la linguistique du XVIIIe siècle <sup>12</sup>.

La pensée de Turgot reste décidément, à cet égard, la plus illustrative. L'héritage qu'elle lègue à Condorcet aboutit à l'Idéologie: «le pouvoir de l'Etat bourgeois» revêt ici «la forme sociologiste d'un système juridique en un foyer unique». L'autorité centrale définit une norme d'expression (notamment par l'orthographe) qui ne sera effectivement accessible qu'aux privilégiés. En même temps, l'intérêt pour les formes populaires et spontanées du langage, l'apologie



<sup>12</sup> «Si la politique traverse l'histoire de la linguistique, ce n'est pas sous la forme d'une contradiction simple et monotone, opposant *sub specie aeternitatis* le parti de la dictature à celui de la liberté, comme le fixisme s'oppose au transformisme vitaliste, comme l'état de choses existant défendu par la classe dominante s'oppose aux transformations exigées par les classes dominées».

du «primitif», exotique ou national, qui répondent aux valeurs de démocratie et de tolérance, font surgir un champ de différences que va devoir régir le «quadrillage stratégique bourgeois». Le «frayage social des usages linguistiques» sert l'illusion de la communauté. Avec l'affirmation capitaliste, l'Etat revêtira «la forme sociologiste d'une absorption négociée de la diversité» dont relève la folklorisation dialectale, à partir de la politique linguistique jacobine (mais on ne peut évidemment réduire la dialectologie et l'ethnographie du XIXe siècle à un projet idéologique simple, même si la «conservation» des traditions est majoritairement associée au «conservatisme»). Cette intégration française de l'altérité devrait être comparée à celle qui s'accomplit dans un autre contexte économique au début du XIXe siècle, en Allemagne, où le sentiment de la différence caractérisant les origines nationales serait employé à la reconstruction du patriotisme, après les défaites de l'époque napoléonienne (alors que la France maintiendrait la différence culturelle à l'extérieur de sa personnalité collective, comme objet d'une réflexion abstraite ou miroir critique ne renvoyant jamais que l'image de la France moderne à elle-même; H.U. Gumbrecht).

Nous voilà loin, dira-t-on, du propos général du livre d'U. Eco. Les suggestions sur lesquelles on vient de terminer, à partir d'un ouvrage aux perspectives généreuses, peuvent se résumer dans le schéma ci-dessus, en attendant qu'une étude plus régulière s'intéresse à ce qui, dans la linguistique des Lumières, se définirait comme évocation de la *fabrique des mots*.